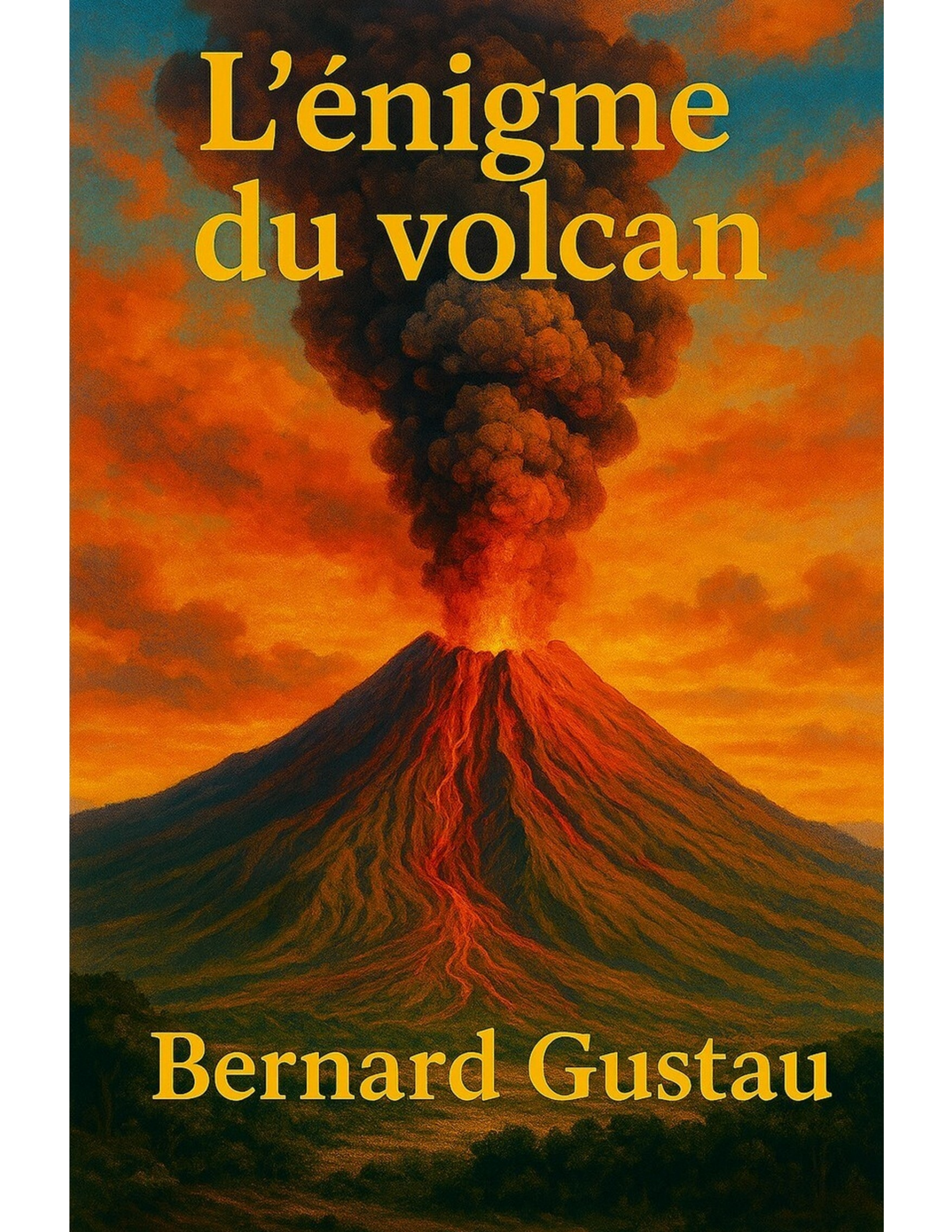




L'énigme du volcan

Bernard Gustau

Bernard Gustau

L'Énigme du volcan

© Bernard Gustau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9852-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 : Les Premiers Grondements

Sur le port, le marché

Le soleil levant caressait les façades colorées de Saint-Pierre, transformant la ville en un tableau impressionniste aux teintes pastel. Sur la place du marché, les premières lueurs dorées révélaient déjà l'effervescence matinale qui faisait la réputation de la « Perle des Antilles ».

Les cris des marchandes fusent dans l'air chargé d'odeurs de vanille, de poisson séché et de sueur.

Maman Rosine lance en agitant un large éventail tressé. Son foulard glisse un peu sur son front, perlé de gouttes.

— Banane douce, banane fraîche !

Près d'elle, un jeune homme soulève un cageot de goyaves. Il étternue, secoue la tête.

— T'as senti ? L'air est lourd depuis ce matin...

— ah, c'est la saison, mon garçon. Montagne Pelée fait souvent la grognonne, mais elle dort toujours après.

Une vieille femme, assise en tailleur, ne dit rien. Elle fixe le sommet voilé de cendres fines, les mains crispées sur ses genoux.

Un pêcheur glisse en déposant un panier de langoustes :

— Elle fume plus qu'avant, quand même...

Célestine crie en agitant ses fruits juteux au-dessus de sa tête. Sa voix rauque, marquée par quarante années de commerce, portait par-dessus le brouhaha naissant.

— Mangues bien mûres ! Mangues de Lamentin ! Venez voir mes belles mangues, messieurs-dames !

Marie-Rose, installée à quelques mètres, arrangeait ses bananes avec une précision maniaque. Chaque régime était disposé selon un ordre mystérieux que seule elle comprenait. Ses gestes étaient ceux d'une rituelle, répétés depuis des décennies.

Célestine l'interpelle en créole

— Eh, Marie-Rose ! Tu as senti cette odeur bizarre cette nuit ?

La marchande de bananes leva les yeux, ses mains s'immobilisant sur les fruits dorés.

— Quelle odeur, ma chère ?

— Cette odeur de soufre... comme des œufs pourris. Ça vient de là-haut.

Célestine désigne d'un mouvement de menton la silhouette imposante de la montagne Pelée qui dominait la baie.

Un grondement sourd, presque imperceptible, fit vibrer les étais. Les bouteilles de rhum de Ti-Jules s'entrechoquent avec un tintement cristallin. Les deux femmes échangent un regard inquiet.

Marie-Rose murmure en se signant discrètement.

— La montagne qui grogne encore. Mes ancêtres disaient que quand la terre parle, il faut l'écouter.

Mais déjà, les sabots claquent à nouveau, les paniers changent de mains, les voix couvrent les inquiétudes. La vie continue, haletante, à l'ombre d'un volcan qui ne dort plus tout à fait.

Dans la vieille ville

Le jour se lève à peine sur la vieille ville qui s'ébroue dans la moiteur. Les volets claquent, les étals s'ouvrent en grinçant, et une odeur de café fort se mêle à celle du poisson salé.

Un vieux vendeur crie en dépliant ses madras multicolores, le front perlé de sueur.

— Allez, Rosita, bouge-toi, avec ton tombereau, les clients vont arriver !

Rosita hausse les épaules et tire une charrette de fruits, ses hanches balançant au rythme du pavé. Des enfants courent pieds nus entre les paniers, éclatant de rires, tandis qu'un chien maigre fouille une caisse vide.

Une boulangère grommelle en tapotant la farine sur son tablier :

— Encore cette poussière, hein ! La montagne tousse trop ces jours-ci...

Dans la rue Victor-Hugo, l'artère commerçante la plus prospère de Saint-Pierre, Monsieur Alcide Morin ouvre sa boutique de tissus avec la ponctualité d'un métronome. Mulâtre prospère, il a bâti sa fortune sur le commerce des étoffes importées de France et d'Inde. Ses mains soignées, aux ongles parfaitement taillés, déploient avec amour les soieries chatoyantes.

Eugène Lasserre lance en passant devant la vitrine :

— Bonjour, Monsieur Morin !

Le jeune homme, fils d'un planteur de canne, arbore un costume de lin blanc impeccable malgré l'heure matinale.

— Bonjour, Monsieur Eugène ! Votre mère a-t-elle reçu les dentelles de Calais ?

— Avec grand plaisir ! Elle vous fait dire qu'elle passera dans l'après-midi pour voir vos nouveautés.

Alcide Morin sourit, satisfait. Chaque vente aux familles békées renforce sa position sociale. Il est de ces mulâtres qui naviguent habilement entre les mondes, ni tout à fait acceptés par les blancs, ni vraiment proches des noirs.

Un client entre, faisant tinter la clochette de bronze. C'est Maître Restout, notaire de son état, un homme bedonnant aux favoris grisonnants.

— Ah, Morin ! J'espère que vous avez de quoi habiller convenablement ma femme pour le bal du gouverneur !

— Certainement, Maître ! J'ai reçu des merveilles de Lyon. Mais dites-moi...

Alcide baisse la voix :

— Ces bruits étranges qui viennent de la montagne, qu'en pensez-vous ?

Le notaire haussa les épaules avec désinvolture :

— Des bruits ? Mon cher Morin, vous accordez trop d'importance aux ragots. La Pelée a toujours fait du bruit. Mon grand-père me racontait déjà...

Un grondement plus fort les interrompt. Cette fois, les rouleaux de tissu oscillent légèrement sur leurs étagères. Les deux hommes se regardent, une lueur d'inquiétude traversant leurs yeux.

Un silence bref plane, les regards se lèvent un instant vers la Montagne Pelée, fumante à l'horizon, puis la vie reprend. Le marché bourdonne, les voix se croisent, les mains s'agitent, et les marchands appellent les passants comme si rien ne pouvait jamais s'interrompre.

Le notaire reprend en se raclant la gorge :

— Alors, montrez-moi donc ces soeries.

Dans le quartier chic

Dans les hauteurs de Saint-Pierre, la villa Beauregard s'éveille selon un protocole immuable. Madame de Kersaint, née Tavernet de Gennes, descend majestueusement l'escalier de marbre, sa robe de soie bruissant à chaque marche. Ses cheveux châains, relevés en un chignon sophistiqué, encadrent un visage aux traits fins que vingt années sous les tropiques ont à peine altéré.

Elle appelle d'une voix claire qui résonne dans le hall d'entrée.

— Clothilde ! Mon thé !

La domestique, une mulâtresse aux gestes précis, apparaît aussitôt, portant un plateau d'argent ciselé. Ses pieds nus glissent silencieusement sur le carrelage frais.

— Madame est servie,

Elle dépose la porcelaine de Limoges sur la table basse du salon.

Madame de Kersaint s'installe dans son fauteuil favori, face aux grandes fenêtres qui offrent une vue imprenable sur la baie. Le port s'anime déjà : les dockers déchargent les navires arrivés dans la nuit, leurs chants rythmés montant jusqu'à la villa.

— Clothilde, cette odeur désagréable persiste-t-elle ?

— Oui, Madame. Depuis trois jours maintenant. Les gens du marché disent que c'est la montagne qui...

la maîtresse de maison la coupe sèchement.

— Les gens du marché disent beaucoup de sottises. Apportez-moi Le Figaro d'hier. Monsieur de Kersaint l'a-t-il lu ?

— Monsieur est parti très tôt au cercle, Madame. Il a dit qu'il y avait des nouvelles importantes de la métropole.

Un nouveau grondement, plus perceptible cette fois, fait trembler légèrement les vitres. Madame de Kersaint fronce les sourcils mais ne fait aucun commentaire. Elle déplie le journal avec des gestes mesurés, comme si de rien n'était.

Dans les Quartiers Populaires

Dans les quartiers populaires, faits de cases en bois et de toits tordus par les cyclones passés, les premiers bruits de la ville émergent doucement. Un coq chante. Puis un autre, plus loin. La lumière filtre entre les planches, dorée, moite.

Une femme crie en attachant son foulard d'un geste sec :

— Allez, allez, ti Claude, lève-toi, faut aller chercher l'eau avant qu'y ait trop de monde au bassin !

Claude grogne, s'étire, ses pieds touchent la terre battue encore fraîche.

Les marmites s'éveillent, les feux de bois crépitent, la fumée s'élève lentement, s'enroulant autour des bananiers. Des femmes lavent à la main, le dos courbé, les bras battant l'eau avec vigueur.

Un homme maigre souffle accroupi devant un bol de manioc :

— La montagne a grondé cette nuit encore, t'as entendu ?

Sa compagne répond en tendant des draps humides sur une corde :

— Tchip ! Elle fait ça souvent. Faut pas s'inquiéter pour ça, c'est pas elle qui met le pain sur la table.

Des enfants sortent en file de la petite école, cartables en toile sur l'épaule, certains encore endormis, d'autres déjà riant à gorge déployée.

Un vieil homme assis sur une marche lève les yeux vers la Montagne Pelée, silencieuse, mais toujours fumante. Il crache au sol puis, il murmure en se signant :

— Bondié sav sa ka vini...

Puis les voix montent, les casseroles s'entrechoquent, un tambour résonne quelque part, et malgré l'ombre sourde de la montagne, la vie s'impose, têtue, bruyante, comme chaque matin.

Plus bas, dans le quartier du Fort, les maisons de bois colorées s'éveillent dans un concert de voix créoles. Ici, l'architecture est moins modeste, mais plus pittoresque : balcons de fer forgé, persiennes peintes en bleu ou en vert, cours